



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°180 DIMANCHE DU PARALYTIQUE SUPPLÉMENT 2023

Le présent feuillet complète les feuillets N° 15, 74 et 126 des années précédentes que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2020/feuille015pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuille074.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuille126.pdf>

LE CHRIST EST RESSUSCITÉ ! EN VÉRITÉ IL EST RESSUSCITÉ !

Extraits des Homélies XXVI et XXVII
selon l'Évangile de Jean
de saint Jean Chrysostome



La piscine des brebis, figure du baptême.

Comme tout homme expert dans l'art d'extraire l'or des mines qui le renferment ne néglige pas la moindre veine, sachant bien qu'il en peut tirer de grandes richesses, de même, dans les divines Écritures, vous ne sauriez, sans grand dommage, passer un seul iota ni un seul point ; il faut tout observer, tout examiner : car c'est le Saint-Esprit qui en a dicté toutes les paroles, et elles ne contiennent rien d'inutile.

Considérez donc ici ce que dit l'évangéliste : « *Ce fut là le second miracle que Jésus fit, étant revenu de Judée en Galilée* ». Ce mot de « *second* », il ne l'a point ajouté sans sujet. Il souligne ainsi la conversion que l'admiration avait opérée chez les Samaritains ; faisant voir que les Galiléens, même après un second miracle, n'ont point atteint à cette sublime élévation, à laquelle sont arrivés les Samaritains, sans avoir vu aucun miracle.

« *Après cela, il y eut une fête juive, et Jésus monta à Jérusalem* » (5, 1).

« *Après cela, il y eut une fête juive* ». Quelle fête ? La Pentecôte, comme il me semble. Et « *Jésus monta à Jérusalem* ». Souvent Jésus-Christ allait à Jérusalem passer les jours de grandes solennités, et afin que les Juifs l'y vissent célébrer leurs fêtes avec eux, et pour attirer à lui le petit peuple qui est simple. Car à ces fêtes accouraient principalement ceux qui sont les plus simples de cœur et d'esprit.

« *Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il existe une piscine qu'on appelle en hébreu Bethzatha. Elle a cinq colonnades, sous lesquelles étaient couchés une foule de malades, aveugles, boiteux et impotents. qui tous attendaient que l'eau bouillonne (v. 2, 3)* ». (...)« *Et l'ange descendant dans cette piscine, en remuait l'eau (v. 4)* », et lui communiquait la vertu de guérir les malades ; afin que les Juifs apprissent qu'à plus forte raison le Seigneur des anges peut guérir toutes les maladies de l'âme. Mais comme l'eau de cette piscine n'avait pas en elle-même et par sa nature la vertu de guérir simplement les maladies, car alors elle les aurait toujours et continuellement guéries,

mais l'acquerrait par l'opération de l'ange ; de même, en nous l'eau n'opère pas simplement et par sa propre vertu, mais après qu'elle a reçu la grâce du Saint-Esprit, elle lave, elle efface alors tous les péchés. (...)

Le paralytique de trente-huit ans, beau modèle de patience.

Pourquoi donc Jésus-Christ, laissant tous les autres malades, s'approcha-t-il de celui qui l'était depuis trente-huit ans ? Pourquoi lui fait-il cette question : « *Veux-tu être guéri ?* » (v. 6) Ce n'était pas pour l'apprendre qu'il lui fit cette demande, elle aurait été inutile ; mais c'était pour faire connaître la persévérance de cet homme, et pour nous montrer que c'était là la raison pour laquelle, préférablement aux autres, il était venu à celui-là. Que dit donc le malade ? « *Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.* » (v. 7). Jésus l'interrogea donc, et lui dit : « *Veux-tu être guéri ?* » Afin que nous apprissions ces circonstances. Et il ne lui dit pas : « *Veux-tu que je te guérisse ?* » parce qu'on n'avait pas encore de lui une si grande opinion, mais : « *Voulez-vous être guéri ?* » Certes, elle est tout à fait admirable la persévérance de ce paralytique : depuis trente-huit ans, espérant chaque année d'être délivré de sa maladie, il demeura dans ce lieu et n'en sortit point. Mais s'il n'eût été très patient, quand même des années d'attente ne l'auraient point lassé, la perspective d'une attente nouvelle ne l'aurait-elle pas rebuté ? Pensez avec quel soin veillaient les autres malades ; car on ne savait pas le temps où l'eau serait troublée. Les boiteux et les estropiés pouvaient observer le moment ; quant aux aveugles, ils en étaient peut-être informés par l'agitation générale.

Rougissons donc, mes très chers frères, rougissons et répandons des larmes sur notre prodigieuse lâcheté. Cet homme a persévéré pendant trente-huit ans, sans obtenir la guérison qu'il désirait, il ne l'obtenait point, et toutefois il ne renonçait point, et s'il n'obtenait point cette grâce, ce n'était point faute de soin ou de bonne volonté : mais c'est parce que d'autres l'en empêchaient, et usaient de violence à son égard : cependant il ne s'est point découragé. Nous, au contraire, si nous persévérons dix jours à prier pour obtenir quelque grâce, et que nous ne l'obtenions pas, nous nous engourdissons, nous nous décourageons aussitôt, nous n'avons plus ni la même ardeur ni le même zèle. Nous qui passons tant d'années à capter la faveur d'un homme, qui ne craignons point, pour cela, d'aller à la guerre exposer notre vie, de passer nos jours dans l'affliction et dans la misère, de nous appliquer à des œuvres basses et serviles, et qui souvent à la fin sommes frustrés de nos belles espérances, nous n'avons ni la force, ni le courage de persévérer auprès de Notre-Seigneur avec tout le zèle et toute l'ardeur que nous devrions avoir ; quoique la récompense promise soit beaucoup plus grande que ne le sont les travaux eux-mêmes ; car « *cette espérance, dit l'Écriture, n'est point trompeuse* ». (Rom. V, 5.) Et de quel supplice ne nous rendons-nous pas dignes par une telle conduite ? En effet, n'eussions-nous rien à attendre, nulle récompense à recevoir, le bonheur de s'entretenir souvent avec Dieu n'en est-il pas une qui égale, qui surpasse tous les biens imaginables ?

Mais, direz-vous, la prière continuelle n'est-elle pas une chose pénible ? Et quoi ! dans l'exercice de la vertu tout n'est-il pas pénible ? Que la volupté accompagne le vice, et la peine la vertu, voilà, direz-vous encore, qui m'inspire mille doutes (...)

Et comme à toutes ces choses doit s'ajouter le supplice et les tourments, est-il quelqu'un de plus malheureux et de plus misérable que celui qui recherche ces plaisirs ? Instruits de ces vérités, souffrons tout pour la vertu ; c'est ainsi que nous jouirons de la vraie volupté, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Amen.

Extrait de l'homélie XXXVII.

L'utilité qu'on tire des saintes Écritures est grande, le profit en est impérissable, comme le déclare saint Paul en disant : « *Car tout ce qui est écrit a été écrit pour nous servir d'instruction, à nous autres, qui nous trouvons à la fin des temps : afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation que les Écritures nous donnent* » (Rom. XV, 4 ; I Cor. X, 11) : ces divins livres sont un trésor de toutes sortes de remèdes. Faut-il réprimer l'orgueil, éteindre la concupiscence, fouler aux pieds les richesses, mépriser la douleur, élever le cœur, lui donner du courage et de la fermeté, fortifier la patience ? c'est là que chacun trouve de prompts et de puissants secours. Quel homme, en effet, parmi ceux qui depuis longtemps luttent contre la pauvreté, ou qu'une dangereuse maladie retient dans leur lit, ayant lu ces belles paroles de l'apôtre, ne se sentira pas pénétré d'une vive consolation ?

Ce paralytique de trente-huit ans voit chaque année les autres malades recouvrer la santé ; il se voit lui-même toujours dans son infirmité, et il ne se laisse point abattre, et il ne se décourage point, encore que le chagrin d'avoir vu tant d'années s'écouler inutilement, et l'attente d'un avenir incertain, où ne se montrait nulle lueur d'espérance, pussent bien le mettre au supplice. Ecoutez donc sa réponse, considérez toute l'horreur de son infortune.

Jésus-Christ lui ayant dit : « *Veux-tu être guéri ?* » il répondit : « *Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne* ».

Quoi de plus triste que ces paroles ? Quoi de plus malheureux qu'un tel sort ? Voyez-vous ce cœur brisé par une si longue misère ? Ne remarquez-vous pas comme il retient et étouffe son chagrin ? De sa bouche il ne sort aucun blasphème, aucun murmure ; tels que dans la calamité et dans l'affliction nous entendons souvent plusieurs en prononcer. Il ne maudit point le jour de sa naissance, il ne se fâcha point de la question qui lui était faite, et il ne dit pas : Vous me demandez si je veux être guéri, n'est-ce pas pour m'insulter et vous moquer de moi ? mais il répondit avec beaucoup de douceur et de calme : « *Oui, Seigneur* ». Il ne connaît pas celui qui l'interroge, il ne sait pas que c'est lui qui le doit guérir, et cependant il raconte tout sans aigreur, et il ne demande rien, comme le font ceux qui parlent à leur médecin ; mais il expose simplement son état. Peut-être s'attendait-il que Jésus-Christ l'aiderait, et lui prêterait la main pour le jeter dans l'eau, peut-être aussi voulait-il par ces paroles le toucher et l'y engager.

Que dit donc le Sauveur ? Montrant qu'il pouvait tout faire par sa parole : « *Lève-toi, lui dit-il, prends ton brancard, et marche.* » (v. 8).